

Service social



Le travail au féminin. Analyse démographique de la discontinuité professionnelle des femmes au Canada, par Marianne Kempeneers, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992, 216 pages.

Fatou Sarr

Volume 41, Number 3, 1992

Intervenir en contexte d'autorité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/706590ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/706590ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

École de service social de l'Université Laval

ISSN

1708-1734 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sarr, F. (1992). Review of [*Le travail au féminin. Analyse démographique de la discontinuité professionnelle des femmes au Canada*, par Marianne Kempeneers, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992, 216 pages.] *Service social*, 41(3), 129–131. <https://doi.org/10.7202/706590ar>

Tous droits réservés © Service social, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

LE TRAVAIL AU FÉMININ
***Analyse démographique de la discontinuité professionnelle
des femmes au Canada***

Marianne Kempeneers,

Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1992, 216 pages.

Pour une Sénégalaise ayant comme problématique de recherche l'accès des femmes au monde de l'entreprise, ce livre de Marianne Kempeneers est une porte d'entrée appréciable pour interroger le Sud à partir du Nord, car nous pensons que quelles que soient nos différences, nos deux réalités s'interpellent mutuellement.

Ces dernières décennies, dans les sociétés industrielles, on observe des mutations sociales caractérisées par les transformations du marché du travail et des structures familiales. Le taux global d'activité des femmes au Canada est passé de 24 % en 1951 à 59 % en 1990. On assiste paradoxalement au maintien, voire au renforcement de l'inégalité devant l'emploi ; le rôle de mère est vu comme premier responsable de cette inégalité. À cette mutation au sein du travail correspond une autre mutation, sur le plan de la structure de la famille : beaucoup de femmes se trouvent en situation d'isolement, qu'elles soient célibataires, séparées, divorcées ou monoparentales, et la fécondité décroît à un rythme régulier.

L'auteure cherche à remettre en question cette prémisse du « rôle maternel » comme cause fondamentale du maintien de la ségrégation professionnelle des sexes. Son étude va interroger différentes générations, pour voir, d'une part, si la baisse de la fécondité joue en faveur des générations nouvelles quant au maintien dans l'emploi et, d'autre part, quel est le véritable impact de la présence d'enfants quant à la discontinuité professionnelle.

En l'absence de données spécifiques sur ce sujet l'auteure a effectué une étude longitudinale des données de l'enquête sur la fécondité au Canada qui a eu lieu en 1984. Elle procède par observation rétrospective à partir d'un échantillon représentatif des Canadiennes nées entre le 1^{er} janvier 1934 et le 31 décembre 1965. Elle cherche à explorer les voies possibles d'un traitement démographique du travail des femmes et fait une analyse critique des méthodes d'approche proposées jusqu'ici.

Tout le long de cinq chapitres d'une rigueur d'analyse remarquable, riches de données statistiques, l'auteure nous fait des révélations ou plutôt nous montre la réalité des rapports des femmes au travail, à travers les générations étudiées et, au fur et à mesure, nous entraîne avec elle à constater la nécessité de poser un regard neuf sur cette question.

Le premier chapitre résume à grands traits l'évolution concomitante de l'activité féminine et de la fécondité au cours des quarante dernières années. De 1950 à 1990, la courbe de l'activité féminine se rapproche de celle des hommes, et ce sont surtout les femmes avec enfants qui ont le plus contribué

à une telle progression. Par ailleurs, le déclin de la fécondité n'a pas allégé le travail des femmes, puisque celles-ci continuent à assumer les tâches domestiques au sein de la famille en plus de leur travail à l'extérieur qui devient une nécessité, car un salaire unique n'est plus suffisant ; pour les femmes chefs de famille, c'est un besoin impératif.

Au chapitre II, l'auteure étudie les difficultés du lien entre l'activité féminine et la fécondité. Le problème de la baisse de fécondité est au cœur des préoccupations des chercheurs qui, n'ayant pas trouvé de réponse, ont introduit l'activité des femmes comme variable explicative. Si la réalité empirique de ce lien n'est pas contestée, il y a par contre à s'interroger sur les rapports de causalité, ce qui, du reste, pensons-nous, dénote une faiblesse épistémologique. On ne peut passer de l'empirisme à la causalité, comme l'ont montré David Hume dans *The Human Knowledge* et Emmanuel Kant dans *Critique de la raison pure*.

Marianne Kempeneers essaie de cerner les limites des méthodes d'approche pour interroger les présupposés théoriques à l'œuvre dans le débat traditionnel sur cette question. Elle montre que l'obstacle est d'ordre opérationnel et théorique, la plupart des analyses négligeant ainsi de tenir compte des contraintes imposées aux femmes par les structures du marché de l'emploi ou de la famille.

Le chapitre III étudie l'interaction entre le travail et la vie familiale. Après avoir cerné les impasses de la démographie classique, Kempeneers propose de s'orienter du côté de la sociologie du travail, de la sociologie des femmes et de la démographie critique. Elle examine les principaux courants pour ensuite présenter la source des données sur lesquelles repose son analyse des interruptions d'emploi, puis expose la méthode proprement dite.

Le chapitre IV nous plonge dans une étude du profil transversal des générations féminines de 1934 à 1965 et nous montre qu'il existe une inégalité sur le plan de l'interruption du travail ; même si cela touche tout le monde, les femmes sont quatre fois plus exposées et les conséquences des responsabilités maternelles sont très difficiles à isoler, car les enfants comme motif invoqué ont un poids inégal selon les catégories d'emploi.

Au chapitre V, la lecture que l'auteure fait des interruptions d'emploi montre qu'il y a un rapport particulier des femmes au temps de travail. Bien qu'il y ait hausse du nombre des femmes au travail, la discontinuité ne s'atténue pas et bien que la présence des enfants soit un facteur important, il tend à diminuer à travers les générations. Le phénomène de la discontinuité ne peut plus être attribué au handicap de la maternité et on ne peut, non plus, continuer à invoquer des raisons familiales pour expliquer le problème. La discontinuité serait davantage liée au fait d'être femme que d'être mère.

En conclusion, l'auteur constate que :

- 1) Les générations féminines récentes ne se maintiennent pas mieux que leurs aînées sur le marché du travail.

- 2) Il y a une relative autonomie attribuable à la discontinuité professionnelle des femmes par rapport à la fécondité. Si la proportion des travailleuses discontinues parmi celles qui ont deux enfants et plus ne diminue pas sensiblement, près de la moitié des femmes n'ayant jamais eu d'enfants ont connu elles aussi des interruptions de travail de longue durée. À l'examen des motifs d'interruption de travail par catégorie socio-professionnelle on note la complexité de l'imbrication des contraintes du marché de l'emploi et de la famille.

À notre avis, ce travail apporte une contribution importante en ne permettant plus qu'on se réfugie derrière les clichés. Il invite à une déconstruction des champs constitués autour des notions de « travail ». Il faut cependant peut-être regretter que le travail s'arrête là où la recherche devrait être approfondie.

En faisant référence à notre culture, nous constatons qu'il y a toute une symbolique du travail ; il y a un « travail masculin » et un « travail féminin », comme dans toute culture du reste. Tant et si bien qu'avec la crise liée à l'ajustement structurel depuis les années 80, les hommes ont d'énormes difficultés à trouver un emploi. Avec la fermeture des usines et des entreprises, les hommes seront handicapés jusqu'à ce qu'ils redécouvrent que les activités occupées par les femmes peuvent aussi l'être par des hommes.

En 1902, Irma Levasseur, docteur en médecine d'une université américaine, a vu sa demande de suivre quelques cours refusée par le conseil de l'Université Laval, parce qu'il n'était pas question alors que la faculté de médecine admît une femme en ses rangs. Il a fallu attendre 34 ans pour que les premières femmes y fassent leur entrée. Comme on le voit, à l'échelle de l'histoire ce n'est pas encore très loin : c'est la génération de la première cohorte avec laquelle débute ce travail. Il reste encore du chemin à faire, et sur bien des plans. Il faut par exemple se demander dans quelle mesure les femmes elles-mêmes ne manquent pas de combativité pour occuper un travail vu comme masculin dans leur système de représentation. Ne faudrait-il pas aussi les considérer comme des personnes ayant une part de responsabilité dans leur devenir et pas seulement comme des victimes ?

Ce travail passionnant, par l'importance des données qu'il contient, est utile à bien des fins, mais surtout il élargit le champ de la réflexion. L'originalité de la démarche consiste à avoir mis en lumière, à partir de l'analyse de deux processus séquentiels, d'une part, la constitution de la descendance (fécondité) et, de l'autre, le déroulement d'une carrière professionnelle.

Fatou SARR

*Étudiante au doctorat en service social
Université Laval*